

Mémoires

Le masque dans la peste

Présentation d'un modèle de masque antipesteux

Par BROQUET.

L'épidémie de peste de Mandchourie de l'hiver dernier a appelé à nouveau l'attention sur la nécessité du masque comme moyen préventif contre la contagion de la peste pneumonique. M. LAVERAN faisait à ce sujet une communication à la séance de l'Académie de médecine du 30 mai dernier, en présentant des masques rapportés par le D^r MATIGNON. C'est qu'en effet l'usage du masque paraît ancien.

Dans les grandes épidémies de peste, dont l'histoire est parvenue jusqu'à nous, la contagion par la bouche était connue et il était recommandé pour se préserver de la peste de ne se placer jamais vis-à-vis des malades, pour ne pas se trouver dans la direction de leur souffle, et l'on connaît les précautions recommandées alors au clergé pour l'administration des sacrements.

M. DUJARDIN-BEAUMETZ a montré à la Société de Pathologie exotique les instruments conservés à Marseille, au Lazaret du Frioul, qui servaient pour les sacrements et l'extrême-onction des malades, et les longs bistouris au moyen desquels les médecins ouvraient les bubons.

En 1668, à Reims, pour donner la communion, « le prêtre doit avoir une petite verge de la longueur de 13 à 14 pouces, portant à son extrémité un petit croissant d'argent, à l'aide duquel il introduira l'hostie dans la bouche du malade.

« Une ordonnance d'un chapitre provincial des capucins de Lyon, au commencement du XVII^e siècle dit : « seront avisés les

(1) Je prie M. le D^r DUJARDIN-BEAUMETZ de bien vouloir agréer tous mes remerciements pour l'obligeance avec laquelle il a mis à ma disposition tous les documents de sa très belle collection de la peste, et je reste très obligé à M. JEANTET pour les beaux clichés qu'il a bien voulu faire pour cette communication.

religieux de n'approcher de trois pas les infectés en leur administrant les sacrements et de choisir toujours l'endroit du vent le plus favorable pour divertir l'aleine venant de la personne malade », Et pendant la peste qui décimait Annecy, sainte CHANTAL écrivait en 1630, étant au couvent de la visitation d'Annecy, aux sœurs du couvent de Lyon: « si quelqu'un eut eu besoin de se confesser, il (le confesseur) l'aurait entendu, mais de loin; et pour la communion, il aurait mis le très saint sacrement entre deux petites tranches de pain et l'auroit posé sur le lieu préparé pour cela, ou celle qui servoit les malades serait venue le prendre le plus respectueusement qu'elle aurait pu, car c'est ainsi que l'on confère les sacrements en ce pays aux pestiférés » (1).

Déjà à cette époque on avait observé que les médecins et le personnel sanitaire payaient le plus lourd tribut au fléau, aussi, la peur de la contagion déjà si grande parmi les habitants, s'emparait-elle des médecins. L'un des plus éminents d'entre eux, au XIV^e siècle, Guy de CHAULIAC, se trouvait à Avignon, et était médecin du pape au moment de la grande peste noire qui, après avoir atteint Florence, était entrée en France. Les malades mouraient en trois jours après avoir présenté tous les symptômes de la peste pneumonique. Aussi Guy DE CHAULIAC, qui faillit périr dans cette épidémie estimait que « pour la préservation il n'y avait rien de meilleur que de fuir la région avant que d'être infect ».

Avec une semblable théorie il n'y a pas lieu de s'étonner que la peste à cette époque se soit largement disséminée. On sait qu'en Mandchourie ce furent les malades qui s'enfuirent de Mandchouria qui apportèrent la peste à Kharbine, à Moukden et jusque dans les provinces du Petchili et du Chantong.

Fort heureusement, des médecins plus ingénieux ne suivirent pas l'exemple de Guy DE CHAULIAC.

En 1619, la peste avait atteint Paris et y jetait l'effroi.

Un médecin de LOUIS XIII, Charles DE L'ORME, né en 1580, à Montpellier, montra qu'il était possible, en prenant certaines précautions, de se garantir de la contagion. L'un des premiers il se fit faire un costume spécial pour approcher les malades et, bravant le ridicule, se protégea le visage par un masque. Il engagea ses confrères et ses concitoyens à suivre l'exemple qu'il donnait.

(1) La peste en Normandie, par le Dr L. PORQUET. Vire 1898, impr. Fng.

Les faits et gestes de DE L'ORME nous ont été transmis par les mémoires de son fidèle admirateur Michel DE SAINT-MARTIN; voici ce qu'il nous dit des moyens employés par Charles DE L'ORME pour se protéger.

« Comme toutes choses sont prises diversement, selon la diversité des esprits, il pourra se faire que ceux, entre les mains de qui ces mémoires tomberont, feront une raillerie de ce que je vais dire; mais les lecteurs qui feront une sérieuse attention, se souviendront que *omnis honesta ratio est expediendæ salutis*, et qu'on ne doit omettre aucune chose légitime pour consacrer sa vie à celle des autres: si on ne trouve point à redire qu'un cavalier s'arme de fer de pied en cap pour se défendre des coups des ennemis, on doit faire cas de l'invention de M. DE L'ORME, qui, pour être utile à la capitale du Roiaume et la garantir d'un des fléaux de Dieu, se fit faire un habit de maroquin, que le mauvais air pénètre très difficilement, il mist en sa bouche de l'ail et de la rüe, il se mit de l'encens dans le nez et les oreilles, couvrit ses yeux de bésicles et en cet équipage assista les malades et il en guérit presque autant qu'il donna de remèdes; il n'oubliait jamais son habit de maroquin, il l'habiloit depuis les pieds jusques à la tête, en forme de pantalon avec un masque du même maroquin où il avait fait attacher un long nez, long de demi-pié afin de détourner la malignité de l'air, on en voit encore le modèle chez Mademoiselle RENAUD, fille unique de feu M. RENAUD, premier chirurgien du Grand Roi LOUIS LE JUSTE; M. DE L'ORME ayant voulu gratifier son intime ami de ce modèle d'habit après avoir garanti bien des milliers d'hommes à la mort... »

Nous ne savons quel accueil M. RENAUD et Mademoiselle RENAUD firent à ce cadeau, mais cette citation prouve bien que ce costume a existé.

DE L'ORME ne fut peut-être pas l'unique inventeur de cet habillement, tant en France qu'en Italie, ou bien ses conseils furent suivis, car une figure du traité de la peste de Manget (1720) montre un costume rappelant celui de Charles DE L'ORME, mais le masque paraît perfectionné. Les bésicles de Charles DE L'ORME sont remplacés par des verres de cristal, qui paraissent faire corps avec le masque de maroquin.

Par contre, il est difficile d'affirmer l'authenticité de l'accouplement d'un médecin de Marseille pendant l'épidémie de 1720, figuré sur une gravure allemande de MELCHIOR FUSSLINUS, car

si ce masque et cet habit avaient réellement existé il est probable que nous en trouverions des documents dans les écrits français de cette époque, et bien que la légende dise en allemand :

« Image de l'habit en cuir de Cordoue d'un médecin de Marseille pendant la peste, portant dans l'enveloppe du nez des fumigations, et tenant la baguette avec laquelle il doit tâter le pouls », il est probable que ce dessin est une caricature.

Cependant, malgré la terreur qu'inspire la peste, le rire dans notre pays ne perd jamais ses droits et on ne saurait désirer le bannir surtout en temps d'épidémie, aussi Charles DE L'ORME a-t-il certainement provoqué l'hilarité chez ses concitoyens, et peut-être la frayeur chez ses malades ; le nez de son masque, long de 15 cm. ne pouvait beaucoup le gêner à une époque où l'auscultation n'était pas connue, et devait être pratique pour mettre des parfums et permettre la respiration. En homme original, c'est-à-dire sage, il préféra secourir ses compatriotes sous ce costume plutôt que de les laisser périr sans soins.

Si Charles DE L'ORME ignorait la nature exacte des germes, le bacille de YERSIN et les travaux de FLÜGGE, il retira quelque bénéfice de sa crainte des « miasmes » et ainsi permit à son admirateur, Michel DE SAINT-MARTIN, d'écrire un livre sur les *Moiens faciles et éprouvez, dont M. DE L'ORME... s'est servi pour vivre près de cent ans*, livre qui eut deux éditions, à Caen, chez Marius YVON, à Froide rue, en l'an 1683.

Dans d'autres documents postérieurs à ceux que je viens de vous citer nous voyons que les conseils de Charles DE L'ORME n'ont pas été perdus. Dans le tableau célèbre de SPADARO, au Musée de Naples, représentant la Place Mercatello, à Naples, pendant la peste de 1656, au milieu des morts et des mourants de ce véritable charnier qu'est la Place Mercatello, on voit 4 hommes masqués d'une sorte de baillon de toile appliqué sur le visage, ce sont probablement des infirmiers ou des soldats ; l'un soulève un cercueil, l'autre un cadavre, deux autres portent un cercueil que l'on n'a pas eu le loisir de fermer et où l'on voit un cadavre.

Dans l'admirable haut relief en cire colorée de ZUMBO, au Musée de Florence, le maître italien nous fait pénétrer au Campo Santo de cette ville pendant la peste qui, en 1348, fit périr 100.000 habitants en quelques mois. Dans l'une de ces cires on voit un homme soulever un cadavre, son visage est couvert d'un bandeau et son corps est rejeté en arrière dans une attitude de

défense, dans un effort suprême, pour échapper au mal qui l'a peut-être atteint déjà, ou pour fuir la vision et l'odeur de ce charnier. ZUMBO a vécu de 1656 à 1701; il est possible qu'il se soit inspiré de documents postérieurs à cette peste de 1348, qu'il retrace dans une réalité si saisissante.

Les écrivains qui ont décrit la peste de Londres de 1665, parlent des hommes voilés (veiled); c'est pendant cette peste que SYDENHAM, imitant l'exemple de GUY DE CHAULIAC, allait prudemment décrire cette épidémie loin de Londres.

Pendant la peste de Marseille de 1720, le personnel médical et les hommes de bonne volonté qui sont assez braves pour enlever les cadavres, se protègent le visage à la fois pour éviter une contagion possible et aussi pour éviter l'odeur qui se dégage des charniers humains. Les forçats et les corbeaux, qu'on appelle aujourd'hui les croquemorts, pour retirer les corps des maisons et les traîner dans les fosses ou saloirs, se servent de longs crocs et prennent la précaution de se couvrir le nez et la bouche d'un linge en deux ou trois doubles mouillé de vinaigre et portent sur eux une bouteille de vinaigre pour en humecter quelquefois ce linge.

Et quand le chevalier ROSE, dans le fameux épisode de la Tourette descend de cheval, saisit lui-même par la jambe un des cadavres et le porte jusqu'à la fosse, tous les assistants électrisés par ce trait de bravoure, se ruent à l'assaut après avoir ceint leur tête d'un bandeau trempé dans du vinaigre, qui leur bouchait le nez, et se livrent au danger avec une ardeur incroyable (1). Dans le tableau de DE TROY, du Musée de Marseille, « la peste de Marseille en 1720 », on voit un forçat masqué.

Dans le livre de CLOT BEY, de la peste observée en Egypte, une gravure représente le costume d'un chirurgien quarantenaire du Lazaret de Marseille, en 1819. C'est la cagoule classique des anciens moines, percée de deux trous. Plus près de nous, dans l'épidémie de peste de Vetlianka, de 1878, d'après une gravure d'un illustré, les médecins militaires emmitouflés dans leur pelisse, la bouche protégée par un baillon de drap phéniqué, surveillaient les escouades grelottantes de soldats campés sur les bords de la mer Caspienne.

(1) La peste de 1720 à Marseille et en France par P. GAFFAREL et marquis de DURANTY.

Au début de l'épidémie de Mandchourie, de l'hiver dernier, les médecins ne se rendirent pas compte de la force et de la nature de la contagion. Imbus de l'idée que lorsqu'il y a peste il y a transmission par les rats et leurs puces, ils négligèrent la contagion directe d'homme à homme par les crachats, et, bien qu'ils puissent constater sous le microscope que les crachats sanglants émis par les malades renfermaient le bacille de YERSIN à l'état de culture presque pure, beaucoup d'entre eux ne se préservèrent pas comme il l'eût fallu. On s'explique ainsi qu'une fois de plus le personnel médical et sanitaire eut à payer un lourd tribut au mal; sur 42 Européens qui moururent à Kharbine, 31 appartenaient au service médical et au personnel sanitaire; parmi les victimes se trouvaient le D^r MESNY, M^{me} LEBEDEVNA, le D^r MICHEL, deux étudiants russes, MAMONTOFF et BELAIEFF; JACKSON mourut à Moukden, en même temps que deux missionnaires et plusieurs médecins chinois furent aussi victimes de cette épidémie.

Dès lors, sous l'influence de la crainte on s'arma comme on put; médecins et sanitaires, soldats russes et chinois se couvrirent le visage. A l'hôpital, près des wagons d'isolement, dans les rues de Kharbine et de Fou-zia-dian, dans le chemin de fer, sur les voitures sanitaires, on vit tous ces pénitents blancs qui donnaient un si curieux aspect à ces villes: les évêques de Kharbine, de Moukden, de Pékin, de Pao-ting-fou, comme ceux du moyen-âge, prescrivirent à leurs missionnaires de se protéger le visage avant d'approcher les malades.

On eut d'abord recours, comme autrefois, à la simple cagoule percée de trous au niveau des yeux; c'est là un masque peu commode qui gêne la respiration et la vue sans protéger pendant les conjonctives, et sous lequel toute opération est à peu près impossible. La cagoule pouvait suffire aux moines impassibles de l'inquisition, elle ne suffit pas au médecin du xx^e siècle, qui ne se contente plus de regarder ses malades de loin avec une lunette d'approche, mais doit les approcher pour les soigner ou les opérer.

Aussi eut-on vite recours à un masque plus simple et plus commode, une couche de coton maintenue au contact du visage par une compresse nouée derrière la tête, servant de filtre protecteur pour les voies respiratoires et permettant la liberté de la respiration et de la vue. On essaya d'ajouter à cette compresse une demi-

cagoule, mais comme la cagoule entière, la demi-cagoule avec ses deux ouvertures pour les yeux rend la vision difficile.

Pendant ce temps, médecins et soldats japonais étaient tous munis d'un masque très pratique; c'est une sorte de nid d'oiseau dont la carcasse en fil de fer est maintenue contre les orifices respiratoires au moyen de cordons noués derrière la tête et derrière les oreilles: chacun peut varier à son gré la forme de cette carcasse et obtenir différents modèles. C'était un spectacle instructif de voir le long de la voie du chemin de fer japonais, les petits soldats, tous portant ce masque avec discipline. Nous devons noter qu'il ne mourut dans cette épidémie aucun médecin japonais, mais l'épidémie à Moukden n'eut pas l'intensité qu'elle eut à Kharbine et à Fou-Zia-dian.

Si à ces deux derniers masques, compresse simple ou nid d'oiseau on ajoute une paire de lunettes de chauffeur, on obtient une protection suffisante et pratique du visage, derrière laquelle l'opérateur peut respirer parfaitement et avoir la liberté de ses mouvements.

La protection par la compresse et les lunettes n'est cependant pas l'idéal, la compresse peut facilement se relâcher, descendre et découvrir la bouche à un moment où le malade vient à tousser; et il n'est pas toujours facile de trouver des lunettes dans les pays lointains; j'ai vu chez des soldats chinois en faction à Fou-Zia-dian, cette compresse se transformer en une véritable jugulaire ou en cache-nez.

Enfin, si par-dessus le tout on met un passe-montagne en toile, on a une protection complète de la tête. Composé de pièces de pansements faciles à trouver dans tous les hôpitaux, ce modèle de protection du visage paraît l'un des moins coûteux et l'un des plus pratiques, car il peut être facilement détruit ou stérilisé. Le passe-montagne qui vient se nouer sous le menton et sur le cou maintient la compresse appliquée sur les orifices respiratoires.

M'inspirant du dessin du costume du médecin quarantenaire de 1819, j'avais fait faire hâtivement, avant de partir de Paris, un masque d'une seule pièce, cagoule sur laquelle venait au niveau des yeux, s'appliquer une plaque de mica interchangeable, mais quand je voulus me servir de ce masque à Moukden, je trouvais qu'il gênait ma respiration et je l'abandonnai pour adopter le système précédent, c'est-à-dire (compresse + lunettes + passe-montagne).

Aussi, j'ai fait modifier la paroi de mon premier modèle en remplaçant au niveau des voies respiratoires, la toile par un filet dans lequel vient se placer une couche de coton ; ainsi la respiration peut se faire sans danger à travers ce filtre, il est aussi nécessaire pour éviter la condensation de la buée sur la plaque de mica, d'enduire la surface interne de cette plaque au moyen d'un savon glycérimé. Dans ces conditions, le masque peut être porté pendant une heure et laisse à celui qui le porte la liberté de sa vue pour examiner ou opérer le malade. La plaque de mica est interchangeable et le masque peut être facilement stérilisé à l'autoclave, dans l'eau bouillante ou dans une solution antiseptique. Son poids est de 0 kg. 113 g. (1).



Fig. 1. — Masque seul.

Ce modèle pourrait être utilisé par le personnel médical appelé à se trouver au contact direct des malades, tandis que le modèle de la compresse le plus simple et le plus économique serait réservé pour ceux qui n'approchent pas constamment les malades ou pour les malades eux-mêmes.

Il n'est pas toujours facile de couvrir le visage d'un pestiféré

(1) Ce masque est fabriqué par la Maison NOUARD, 86, rue de Maubeuge, Paris.

pneumonique, car, pendant les deux jours qui précèdent sa mort, le malade a de violentes et très fréquentes quintes de toux et lance dans toutes les directions des crachats et des gouttelettes. A l'hôpital de Kharbine on pouvait voir sur les cloisons en bois des salles de pestiférés, les crachats dont les malades les avaient couvertes. Dans le misérable hôpital de Moukden, pendant qu'avec ZABOLOTNY et CHABANEIX nous inoculions du sérum à un malade, nous lui avons mis sur le visage un masque compresse; après l'inoculation de 200 cm³ il fut pris d'une toux violente, il arracha ce masque et dans les intervalles de ses quintes, pendant lesquelles il nous couvrait de crachats et de gouttelettes, il nous pria de nous en aller et de le laisser tranquille, persuadé qu'il était, disait-il, que nos remèdes ne l'empêcheraient pas de mourir. Cet homme avait été employé comme infirmier pendant toute la durée de l'épidémie et avait pu constater que tous ceux qui étaient entrés dans cet hôpital de Moukden y étaient morts.

A côté de l'étude du masque dans la peste il y aurait lieu de faire celle du masque comme utile moyen de prévention dans l'industrie et dans l'hygiène quotidienne: dans l'industrie, divers modèles de masques ont été recommandés pour préserver les ouvriers contre les poussières dangereuses (l'un des plus connus et des meilleurs est le masque du D^r DETOURBE), mais il est reconnu que les ouvriers, et surtout les ouvrières, ne s'en servent pas, ces dernières ne le trouvant pas suffisamment esthétique. Dans l'hygiène quotidienne, peut-être une protection des voies respiratoires serait-elle utile pour ceux qui, allant à leur travail matinal dans les rues de nos villes, respirent les poussières des boîtes à ordures, agitées du haut des tombereaux, au-dessus des trottoirs où les poussières des tapis, secouées des fenêtres de nos immeubles sur les passants.

Peut-être aussi serait-il nécessaire que plus de chirurgiens se masquent avant d'opérer et préservent ainsi les plaies et les péri-toines de leurs opérés contre les germes que leurs barbes prennent dans les services hospitaliers ou contre les gouttelettes qu'ils peuvent émettre quand ils parlent en opérant.

Ici je prêche des convertis et ce serait enfantin de ma part d'insister auprès des lecteurs de ce *Bulletin*, sur la nécessité absolue du port du masque dans la peste pulmonaire, mais tous nos confrères ne sont peut-être pas convaincus de la transmission des germes d'homme à homme, et, en France, chaque année, des étu-

dians ou des médecins contractent la diphtérie faute de se couvrir le visage en examinant la gorge de leurs malades.

Pour la peste, nous n'avons pas mieux à faire que nous reporter aux conseils de Charles DE L'ORME: « *Omnis honesta ratio est expediendae salutis* ». N'imitons pas, bien qu'il ne contracta pas la peste, un vieux médecin chinois qui, à Kharbine, plein de scepticisme à l'égard des méthodes occidentales, persista à soigner par la méthode chinoise de l'acupuncture, un grand nombre de pestiférés, sans jamais porter lui-même de masque. Les vieux médecins chinois en sont encore au point où nous en étions au moyen-âge; nos confrères, les médecins du XIV^e siècle pensaient que l'odeur du maroquin du levant avait des vertus antipesteuses; de même certains médecins vieux chinois pensaient qu'en portant des fourrures en peau de renard ils n'auraient rien à craindre, car, disaient-ils, le rat n'aime pas le renard, et comme la peste est une maladie du rat, elle doit fuir devant la fourrure du renard. Tous ces médecins seraient morts et plusieurs moururent, si nos jeunes élèves les médecins chinois d'aujourd'hui, solidement masqués, n'étaient venus non sans peine remplacer leurs vieux confrères et n'avaient mis le feu au vieil hôpital de Chang-Choun.

Laissons donc aux Boxers la croyance à l'invulnérabilité et soyons les premiers, sans craindre le ridicule, à donner l'exemple de la prudence scientifique; vivons pour tâcher de faire vivre les autres. Rendons hommage à l'héroïsme, mais évitons les sacrifices inutiles.
